

CARNET MONDAIN.

- 3 Février--Bal de Momus.
4 Février--The Carnival German.
7 Février--Arrivée de Rex.
7 Février--Procession et Bal de Prothée.
8 Février--Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février--Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Du 2 février 1910.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Op. ticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centgrade. Rows for h. du matin, Midi, P. M., P. M.

Un Beau Spectacle

PROMIS A notre Population.

Nous disions, ici même, il y a quelques jours seulement, que la Cité du Croissant, la vieille pour ainsi dire, des Jours Gras avait déjà revêtu sa physionomie des fêtes...

Au beaux spectacles qui sont promis à notre population, au cours de la huitaine où nous venons d'entrer, il va s'en ajouter un qui aura le plus puissant de tous les attraits pour bon nombre de nous: celui de la nouveauté.

Paulhan, le merveilleux Paulhan, l'aviateur français qui vient de faire l'étonnement et l'admiration des foules à Los Angeles, nous arrive et fera quelques envolées sous nos yeux, ajoutant ainsi un très grand intérêt à nos fêtes carnavalesques.

Nous avons, à l'époque, parlé des processions de l'aviateur; des records qu'il a accomplis, s'élevant à des altitudes inconnues jusque là et franchissant les steppes aériennes avec une vitesse qui laissait loin derrière lui tous ses concurrents.

Lorsque, d'instinctivement, Paulhan se décida à se donner un spectacle aux Etats-Unis, une pensée patriotique lui vint: il voulait se montrer dans la ville où se trouvaient le plus de ses nationaux, et quand il lui fut répondu que la Nouvelle-Orléans était cette ville, aussitôt il résolut d'y venir.

Pour ses performances, l'homme-oiseau se servira de deux aérostats, un biplan de Bleriot et un monoplane de Farman, deux inventions françaises. L'Union Progressiste s'est arrangée avec l'agent de l'aviateur pour que le terrain voulu soit fourni à cet-à-cet: le champ de courses de Faro de ville. L'Union donnera à l'aéronaute la compensation qu'il demande et se remboursera en faisant payer un prix d'entrée sur le terrain des envolées.

Nos fêtes du Carnaval sont d'une indescriptible splendeur; et maintenant que nous savons que Paulhan par ses envolées en rehaussera l'éclat, il nous semble que l'aviation manquait à leur intérêt.

Les performances de l'aviateur ne nous amuseront pas seulement; elles nous initieront aux secrets, nous familiariseront avec

les progrès d'une science qui, pour n'être qu'à son enfance, a déjà ouvert aux savants la voie grande pour qu'ils l'asservissent un jour aux besoins des hommes, et peut être des peuples.

L'Amérique de Demain.

Nul n'a contribué, plus que M. l'abbé Félix Klein, à faire connaître en France les catholiques d'Amérique. Traducteur de Mgr Ireland et Mgr Spalding, il est lui-même l'auteur d'un petit livre profond, exact et délicieux, un de ceux qu'il est le meilleur de lire: le "Fait religieux". Un premier voyage en Amérique nous a valu "Au pays de la vie intense" et la "Découverte du Vieux Monde par un étudiant de Chicago". Un voyage récent, où il a parcouru le Nord et l'Ouest, hôte des uns et des autres, visitant les Universités protestantes et les églises catholiques, prenant des notes, prononçant des discours et des sermons nous vaut un ouvrage extraordinairement curieux sur l'Amérique de demain.

Beaucoup de questions relatives à la vie américaine y sont touchées: l'immigration, la question jaune, etc. Mais le principal intérêt s'attache aux œuvres d'instruction et au développement religieux. L'Eglise catholique d'Amérique donne une impression de vigueur joyeuse, de confiance et d'optimisme, qui étonnerait plus d'un catholique étiégué du vieux monde: ceux-ci ont la mauvaise mine des gens qui voient leur maison aux mains des autres; ceux-là prennent allègrement possession de l'avenir, sans que cette allégresse fasse tort à la piété la plus sainte. Mgr Spalding, dans "Opportunités" insiste fort sur la parole du Christ qui est venu augmenter la vie en ce monde, et l'on sent en effet qu'on a affaire à des esprits merveilleusement vivants. Leur tranquillité est admirable. "Toute vérité est orthodoxe", écrit simplement Mgr Spalding. J'ai rencontré une fois, à Paris, Mgr Ireland. Nul n'oublierait cette tête énergique et magnifique, couronnée de cheveux gris. Je vois encore cet évêque en redingote, allongé dans son fauteuil, les jambes croisées, la main jointe avec le cordon de la croix. Il disait: "Quand je suis attaqué à droite je suis inquiet; quand je suis attaqué à gauche, je le suis aussi; mais quand je suis attaqué des deux côtés, je suis sûr d'être dans le bon chemin."

Le diocèse de Saint-Paul, qu'il gouverne, était il y a soixante ans une solitude sauvage. En 1850, quand ce diocèse fut fondé, il comptait deux prêtres, deux Français, le P. Radox et le P. Bellecour, et peut-être un millier de fidèles. L'évêque fut encore un missionnaire français le P. Joseph Cretin. Il amena cinq prêtres. La cathédrale existait depuis 1841; elle était faite en troncs d'arbre sur un terrain donné par deux fermiers, et valait 375 fr. Aujourd'hui Saint-Paul est devenu archévêché avec cinq suffragants, six cents prêtres, quatre cent mille catholiques. La capitale compte vingt-trois églises, et la première pierre de la cathédrale a été posée le 2 juin 1907, au milieu de l'enthousiasme universel. Une fête civique, où les hauts fonctionnaires prirent la parole, accompagna la fête religieuse. Dans ce pays où l'Eglise et l'Etat séparés vivent en si libre accord, M. Roosevelt envoya à l'archevêque un télégramme de félicitations. "In this fortunate country of ours", disait-il, "liberty and religion are natural allies and go forward hand in hand". Mgr Ireland dit à son tour: "Enfants du catholicisme, remerciez l'Amérique et réjouissez-vous d'en être citoyens. Tout ce qu'il faut à l'Eglise, tout ce qu'elle demande, elle le possède en Amérique: le droit de vivre sans qu'on la trouble ni l'affaiblisse, sans qu'on l'entrave dans l'exercice de la mission que le Christ lui a confiée. Sa puissance d'expansion lui vient de l'intérieur et ne requiert pas l'appui du bras séculier; sa force lui appartient en propre; octroyez lui la liberté de se mouvoir dans l'air du ciel, et cela lui suffit. Une telle liberté est ce que l'Amérique donne à la religion; une telle liberté est l'honneur et la gloire de l'Amérique."

Emouvant encore est la journée du dimanche 21 juillet, à l'Université de Chicago. Cette Université fondée par M. Rockefeller, qui lui donna cent millions, auxquels d'autres donateurs y joignirent quarante, est baptiste. Elle avait, quand l'abbé Klein la visita, seize ans d'existence, et cinq mille élèves. Le professeur Henderson, qui dirige le service et l'enseignement religieux, invita le prêtre romain à y prêcher le dimanche. L'abbé Klein et le supérieur des Paulistes, le P. O'Callaghan entrèrent donc, à onze heures, en soutane et coiffés de la barrette, dans la salle des conférences de Mandel Hall, précédés des choristes et des professeurs en tenue universitaire. L'auditoire, deux mille personnes, était aux deux tiers protestant. Le P. O'Callaghan indiqua les hymnes et les psaumes à chanter. Il lut ensuite le XVIIe chapitre de Saint-Jean: "Que tous soient un, de même que toi, Père, tu es en moi, et moi en toi." Et il ajouta: "Seigneur, ne permets pas que nous nous haïssions jamais en votre saint nom." Puis, après le chant de l'hymne de Newman: "Guidez-moi, lumière aimable.", l'abbé Klein prêcha sur le Oredo commun de la chrétienté. Il en retraça les gloires extérieures et la beauté intérieure; il pria "pour que grandit chaque jour notre foi commune en cet admirable symbole des apôtres, qui demeure pour nous tous, malgré tant de séparations, le signe de la fraternité entre disciples du Christ", et l'assemblée, d'une seule voix, récita ensemble le Oredo.

Edition Hebdomadaire de "l'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des actualités de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Cerfs-volants de Guerre.

Chronique parisienne.

Depuis quelques jours, d'intéressantes expériences de cerfs-volants militaires sont effectuées au camp du Portel, près de Bonlogne sur-Mer, sous la direction d'un officier du génie, le capitaine Saconney.

Les cerfs-volants militaires peuvent être employés comme signaux; ils peuvent aussi enlever des appareils photographiques ou commandés, du sol, par un fil électrique, capables de prendre au moment voulu, une vue du terrain qu'ils dominent. Mais leur principal objet est de servir, comme observatoires aériens, les ballons captifs, lorsque la violence du vent ne permet pas l'emploi de ces aérostats. Avec un vent de dix mètres par seconde le ballon captif fatigué déjà beaucoup et l'observation est rendue très difficile à l'aéronaute péniblement secouru dans sa nacelle. Si la vitesse du vent dépasse 12 m. 50, l'ascension des ballons captifs est impossible. Le cerf-volant, au contraire, s'accommode d'un vent vif et il fait que ce vent atteigne 30 mètres à la seconde, c'est-à-dire qu'il soufflé en tempête pour que l'emploi de cet engin devienne impossible.

Un autre avantage des cerfs-volants est de n'exiger qu'un matériel très simple et très portable. Tandis qu'il faut, pour le gonflement et le lancer d'un ballon captif, une voiture-treuil, des tubes d'hydrogène comprimés, etc., quelques cadres de bambou, tendus d'étoffe légère, suffisent à constituer le cerf-volant dont le montage et le démontage s'effectuent en quelques minutes.

L'idée d'employer les cerfs-volants aux besoins de la guerre n'est pas nouvelle. Dès 1893 le colonel anglais Baden-Powell, le même qui devait plus tard défendre Kimberley contre les Boers, procédait à des ascensions avec un système de cerfs-volants complés qui s'élevaient à 150 mètres de hauteur. Les cerfs-volants militaires officiellement adoptés par les armées et les marines russe, anglaise et italienne sont du type "cellulaire" ou Hargrave (du nom de l'Anglais qui les perfectionna).

L'appareil français actuellement en expérience ne compte pas moins de neuf ou dix cerfs-volants cellulaires, dont cinq sont tendus et tendent le grand câble sur lequel glisse la nacelle et quatre ou cinq supportent cette même nacelle, d'ailleurs minuscule. L'observateur assis peut sans trop de difficultés promener sa nacelle sur l'horizon et prendre des notes. Il communique avec le sol par un téléphone. Jusqu'à présent l'inventeur ne s'est élevé qu'à 150 mètres, mais il croit possible d'atteindre 300 mètres.

Si les essais que le ministre fait poursuivre simultanément au camp du Portel et à Chalain-Mendon donnent des résultats satisfaisants, il sera avantageux de doter de cerfs-volants les principales unités navales et d'en attribuer à l'artillerie des corps d'armée et à celle des places fortes.

Les Allemands qui, sous l'impulsion de leur souverain, s'occupent avec ardeur de tout ce qui concerne la conquête de l'air, n'ont pas manqué de mettre à l'étude l'emploi de cerfs-volants militaires. Déjà même, dit-on, ils sont parvenus à réaliser un type, à la fois puissant et pratique, dont ils gardent jalouse-

ment le modèle. Strasbourg, Metz, Cologne, Wilhelmshafen, Königsberg seraient dotés de ce nouvel engin.

Ces préoccupations ne font d'ailleurs nullement négliger à nos voisins la construction de dirigeables et le 4 janvier dernier, le général von Wiewhom, commandant du 11e corps d'armée, présidait aux essais d'un nouveau ballon semi-rigide, provisoirement dénommé "M III". Cet aérostat, long de 90 mètres, peut recevoir 15 passagers. Il possède quatre moteurs de 75 chevaux et 4 hélices. Sa vitesse moyenne est de 60 kilomètres à l'heure.

En perfectionnant leurs moyens matériels d'action, les Allemands ne cessent d'améliorer aussi leur organisation militaire. Ils se préparent à créer en Lorraine annexée un nouveau corps d'armée. C'est un accroissement de forces que leur permet l'augmentation constante de leur population sans être contrainct d'importer, comme on le fait en France, les maîns, les malingres et les demi-infirmes. Toutes les troupes qui doivent entrer dans la composition du nouveau corps d'armée existent d'ailleurs déjà en Lorraine. Il n'y a plus à constituer que les bataillons de corps d'armée et des deux divisions.

ACROSTICHE.

Nous empruntons à la "Revue de l'Athénée Louisianais", dernier fascicule, l'acrostiche qu'a écrit Mme L. Augustin Fochier lorsque le gouvernement français décora sa mère, Mme Aimée Beugnot, des Palmes Académiques:

France ! O toi, la grande immortelle.
Règne encors sur nos cœurs aimants;
A mie charmante et fidèle,
Nous comptons parmi tes enfants.
Cette palme à nos yeux rappelle
Et ta grâce et tes dons charmants.

Théâtre de l'Opéra.

Demain soir La Vivandière sera donnée avec MMes Fiérens, Rolland; MM. Delmas, Chadal, Cargue, Geoffroy, Lacombe, Coulon et Campagne.

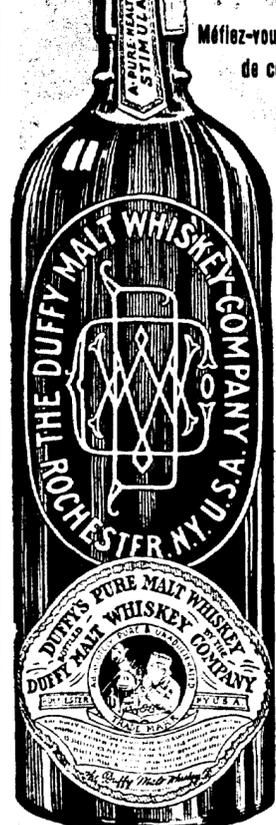
Samedi, grande représentation de gala au profit de la Direction: La Navarraise, Scènes Villages, 3me acte de Hamlet et Paillasse. Cette représentation sera la dernière du Samedi, mais le théâtre reste ouvert jusqu'au 10 du mois.

Les musiciens de l'orchestre donneront à leur bénéfice un concert samedi à 2 heures de l'après-midi, dans la salle de l'Union Française.



PAULHAN, l'aviateur français.

Les Substitutions Sont Dangereuses



Méfiez-vous des imitations, Substitutions et de ce qui est "tout aussi bon."

Des marchands peu scrupuleux se préoccupant que de leurs intérêts et n'ayant aucun souci de la santé de leurs clients offrent en vente des mixtures tout-à-fait inférieures, qu'ils vous disent "aussi bonnes que le Duffy's Pure Malt Whiskey."

Il y en a qui vont même jusqu'à essayer de faire croire que c'est véritablement du Duffy's Pure Malt Whiskey. Ces compositions à bon marché sont imposées aux gens avec l'intention de les tromper.

Quand un remède est connu du public depuis plus d'un demi-siècle comme le Duffy's Pure Malt Whiskey, qu'il a été prescrit et employé par les meilleurs médecins et dans des hôpitaux renommés, et que ses effets bienfaisants ont été éprouvés dans les milliers de demeures où il a rendu la santé, il est invivable que l'on cherche à l'imiter. Ils peuvent imiter la bouteille et l'étiquette seulement — personne ne peut imiter le contenu.

Duffy's Pure Malt Whiskey a été employé avec des résultats remarquables dans le traitement de l'asthme, de la toux, de la grippe, de la fièvre, de l'estomac et dans tout état maladif et d'épuisement.

Il est vendu en bouteilles cachetées seulement. La Tête du Vieux Chimiste est sur l'étiquette, sur le bouchon se trouve un cachet gravé. Voyez si le cachet n'est pas brisé. Vendu par pharmaciens, épiciers, fournisseurs, ou directement, \$1.00 une grande bouteille.

Ecrivez au Département Médical de "The Duffy Malt Whiskey Co.", Rochester, N. Y., pour avis gratuits et brochure médicale précieuse contenant des attestations et des règles pleines de bons sens pour la santé.

ORPHEUM.

L'exécution du nouveau programme de l'Orpheum enthousiasme véritablement ceux qui vont en foule y assister. Tous les numéros sont de premier ordre, et ils sont confiés à des artistes qui n'ont pas de supérieurs dans leurs genres respectifs.

TULANE.

Les deux représentations de "Little Nemo" hier au Tulane ont valu des ovations à M. Gabriel et à ses partenaires. Ils ont été félicités par des sa les comblés. Cette charmante féerie tiendra l'affiche toute la semaine prochaine avec les matinées usuelles du mercredi et du samedi.

CRESOENT.

La popularité de "Buster Brown" est plus grande que jour et la foule se presse dans la salle du Crescent pour applaudir les interprètes de cette amusante comédie. Elle sera jouée chaque soir jusqu'à samedi inclusivement et en matinée aujourd'hui et samedi.

La semaine prochaine "The Girl of the Golden West".

Ouragan sur les côtes de Norvège.

Christiania, Norvège, 2 février.—Le terrible ouragan qui s'est décliné ces jours derniers sur la côte norvégienne a causé des pertes considérables parmi la flottille de pêche. Neuf bâtiments montés par cinquante hommes ne sont pas rentrés et l'on a perdu tout espoir de les voir revenir. Les lames ont rejeté ce matin dix cadavres de pêcheurs sur la plage de l'île Lesfoden.

Le procès en appel des assassins du sénateur Carmack.

Nashville, Tenn., 2 février.—L'attorney général de l'Etat, Chas. T. Cates, s'est nettement opposé ce matin à ce que le Suprême du Tennessee s'occupe d'une nouvelle audition de son fils Robin, condamné à la mort de travaux forcés pour l'assassinat du sénateur Carmack. M. Cates a basé ses conclusions sur le fait que le meurtre du sénateur Carmack avait été prémédité et avait été un véritable guet-apens. La théorie de légitime défense avancée par les avocats des coupables a été renversée par M. Cates qui a démontré preuves à l'appui que Carmack avait le dos tourné lorsqu'il a été frappé par la première balle et que ce n'est qu'en se sentant blessé qu'il a fait un mouvement pour sortir son revolver et riposter au feu de ses agresseurs.

L'avocat général a conclu son réquisitoire en déclarant que les Cooper avaient été condamnés à la suite d'un procès impartia et qu'il n'y avait aucune raison de leur accorder une nouvelle audition de cause.

Transformation d'une pièce.

Muskegon, Mich., 2 février.—On convertit actuellement en salle de danse la grande salle à manger de Ben McD'Hand, la résidence d'été princière sur le Lac White près d'ici, qui émerveillait les touristes du vivant de Alexander Dowrie. Mme Jane Dowie, la veuve du prophète, a donné son assentiment.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

Ne 91 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEBOUVEL

TROISIEME PARTIE

Un drame du mariage

XII

RENCONTRE

(Suite.)

était tout à l'heure ?
— Quel docteur ?
— Le docteur Bernay.
— Tu l'as rencontré ?...
— A deux pas. J'ai cru l'apercevoir dans une victoria qui doit être au marquis d'Angerville ou je me tromperais. Il sort d'ici ?
— Il y était en effet, il y a un instant.
— Vous êtes donc devenus des intimes ?
— Non, des connaissances seulement.
— Que venait-il faire ?
— M'apprendre le déplorable événement...
— Dis une catastrophe, déclara Dufresne, un irréparable malheur ! J'en suis accablé. Tu as reçu ma lettre ?
— La voici.
— Georges Dufresne soupira avec affectation :
— Comment sortir de là ?
— Et après un silence, il s'écria : Le mal est sans remède. Jamais Suzanne ne me pardonnera la funeste imprudence qui l'a enlevé sa fille ! Elle aura raison. Aurais-je dû l'exposer à de tels dangers ?... Et comment aurais-je pu le prévoir !...
— Paul Tavernier demanda :
— La cause ?
— Je l'ignore.
— Cependant...
— Un coup de vent, une fatalité !... C'est inexplicable et cela est. J'ai été surpris comme les autres, lancé à l'eau, blessé. Je me croyais sûr de moi-même, as-

ses fort pour sauver tout le monde en cas de péril. Quand je suis revenu à la surface, je n'ai vu que les flots qui roulaient les uns sur les autres, la marée qui montait et rien de plus. A l'horizon quelque voile lointaine ou la fumée d'un steamer qui noircissait le ciel, de nous rien, ni victimes, ni secourus. Et pas un cri, pas une plainte ! Le silence de la mort, tandis qu'à quelque distance les fanfares des chasseurs sonnaient le bien aller. Délirion ! J'ai plongé au risque de rester sous cinquante pieds d'eau ! J'aurais donné ma vie pour sauver celle de ma fille ! Je n'ai rien aperçu, rien trouvé ! J'étais désespéré. Le soir, seul dans ma maison, je suis resté deux heures au balcon de ma chambre, abruti, la tête vide, un revolver à la main, les yeux hagards fixés sur la baie où il me semblait voir surgir les mortes qu'on n'avait pas encore retrouvées et j'ai été seul à penser : Une seule pensée m'a retenu !...
— Valentine !
— Oui. Je me suis dit que me tuer c'était la laisser à d'autres et je n'ai pas voulu !
— Tu l'aimes donc toujours ?
— Plus que jamais !
— Il ajouta plus bas :
— Surtout maintenant qu'elle seule me reste. Sans elle, dans ce désastre, à quoi pourrais-je me rattacher !
— Que vas-tu faire ?

— Je n'en sais rien. Je veux une séparation...
— Avec ta femme ?
— Sans doute.
— Pour être libre ?...
— D'abord, et ensuite parce que la vie me serait impossible en face de ses yeux pleins de reproches.
— Il est facile de dire que tu veux une séparation, il te sera plus difficile de l'obtenir.
— Crois-tu ?
— Tu connais la loi... Quels motifs aurais-tu de la demander ?
— Aucun, mais il me semble que j'irais au-devant des désirs de Suzanne... Elle ne m'a jamais aimé et maintenant elle ne peut que me haïr !
— Georges Dufresne ajouta avec violence :
— D'ailleurs, si tu voulais être franc avec moi, tu comprendrais que mon idée est aussi celle du docteur Bernay...
— Tu crois ?
— J'en suis sûr. Tous ces gens-là me détestent et voudraient que je fasse à tout hasard, pour ne jamais revenir, j'irai au-devant de leurs désirs... Je vendrais mes terres, je quitterais le pays pour n'y plus reparaitre...
— C'est une idée, mais peut-être ferais-tu mieux de l'assurer de l'intention des autres avant de l'obtenir à l'abandon de ce projet. Depuis quand es-tu à Paris ?
— De cette nuit.
— Tu es vu Valentine ?

— Non.
— Sait-elle ce qui s'est passé ?
— Elle ne peut l'ignorer au moment. Elle a dû recevoir une lettre ou même temps que tu recevras la tienne. Jusque-là, je ne pouvais rien faire, ni penser, ni parler, ni écrire.
— Tu vas la voir ?
— Je l'espère.
— Tu es toujours dans les mêmes sentiments à son égard ?
— Toujours. J'ai essayé de l'oublier ; je me suis dit que je devais renouer à elle, ne plus la revoir jamais ! Peut-être y serais-je parvenu ! Ce désastre a tout bouleversé, tout brisé ! Je n'ai plus rien qu'elle, plus d'autres espérances !...
— Et... Suzanne, tu la voyais là-bas ?
— Très peu. Elle s'est réfugiée chez le docteur Bernay, comme et sa propre maison lui était fait horreur.
— Tu lui as parlé cependant ?
— Sans doute, plus d'une fois.
— Que disait-elle ?
— Quelques mots, des plaintes, des gémissements ! Elle demandait sa fille !... J'aurais voulu la lui rendre mais je ne pouvais pas !
— Non, sans doute.
— Dufresne reprit avec une sorte de rage :
— Je te dis qu'il ne nous reste à l'an et à l'autre qu'un moyen de reconquérir la paix, c'est de reprendre notre liberté !
— Il te faudrait reconnaître des torts !
— Je le ferai.
— T'assouvir d'indignités !...
— Tout ce qu'on exigera, j'y consens d'avance.
— Alors l'affaire deviendrait possible. Veux-tu que je la négocie ?
— J'en t'en prie, mais avouons des chances ?
— Je suis convaincu.
— Georges Dufresne devint soupçonneux.
— Le docteur te l'a peut-être demandé de son côté, n'est-ce pas ?
— Pas précisément, mais je pense qu'il a des craintes pour l'avenir... C'est du moins ce que j'ai cru comprendre à ses explications et ce devait être la cause d'une démarche qui m'a surpris.
— Paul Tavernier s'exprimait du ton le plus naturel.
— Les soupçons de son "ami" s'évanouirent pour un instant.
— Alors on pourrait s'arranger, dit-il.
— Je l'espère !
— Il y eut un silence.
— Georges Dufresne semblait très agité.
— Il prit une cigarette sur la cheminée, l'alluma et, allant à une fenêtre qu'il ouvrit, il s'accouda à l'appui et regarda au dehors les arbres du jardin qui commençaient à prendre des teintes rousses et à semer leurs feuilles sur le gazon de la pelouse.
— En vérité, je suis tenté de l'enlever, dit-il. Tu l'as fait une

existence de sage, exempté de tempêtes...
— Je te conseille de te plaindre... Qui donc a tenu plus de prospérités entre ses mains !... Une femme idéale, une joie fortunée, une fille à faire la joie d'une maison !
— Le mari de Suzanne ferma ses poings dans un mouvement de colère.
— Tais-toi, grand-ti. Si je te disais que c'est toi qui m'a posé à tout compromettre, à tout gâcher !...
— Allons donc !
— Te souviens-tu du jour où nous avons dîné chez Darand ?...
— Avant ton mariage ?
— Oui, en compagnie de ces deux femmes, Gabrielle et Valentine.
— Parfaitement.
— Qui en avait tu l'idée ? Toi. Je ne voulais pas... J'avais un pressentiment... Il me semblait que j'allais commettre un sacrilège !
— Il fallait refuser.
— J'ai retourné à cette jeune fille que j'avais déjà vue aux magasins de Gabrielle et dont la beauté m'avait frappé. Qui encore m'avait conduit dans cette maison de damoison ?... Toi, toi toujours !
— Tu vas dire sans doute que j'ai été ton mauvais génie ?...
— Peut-être !
— Tu as de bizarres idées et des expressions plus bizarres encore. Cette maison n'était pas